

Il avait usé de violence et de voies de fait avec un honorable gentleman, qui ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu, et cela chez lui, ce qui constituait une offense grave, difficile à réparer.

Il y eut donc un moment d'angoisse indicible pour le vieux soldat, dans les quelques secondes qui s'écoulèrent alors.

Sir Williams et lui se regardèrent d'abord en silence, et comme s'ils eussent été embarrassés l'un et l'autre de leur situation.

Enfin, le baronnet ouvrit le premier la bouche. Il était redevenu calme, froid, et il attachait un regard tranquille sur Bastien.

— Monsieur, dit-il, laissez-moi croire que vous avez été pris d'un accès de folie, car votre conduite à mon égard est étrange.

— Monsieur... balbutia Bastien d'un ton suppliant.

— Vous vous introduisez chez moi sans être annoncé, sans me faire passer votre carte, j'ignore jusqu'à votre nom ; — vous me demandez avec une insistance d'écarterte si je ne suis un certain vicomte Andrea dont je n'ai jamais ouï parler, — et comme je décline poliment l'honneur de cette identité, vous vous jetez sur moi comme un furieux...

— Monsieur... monsieur... veuillez me pardonner, murmura Bastien, dont la voix tremblait.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres du baronnet.

— Vous m'avez insulté, dit-il.

— Monsieur, supplia Bastien, daignez m'écouter... Daignez m'entendre une minute...

— Parlez, fit le gentleman en réparant le désordre de sa toilette et s'asseyant dans un grand fauteuil. Je désire que vous me donniez une explication plausible de votre étrange façon d'agir.

— Monsieur, reprit Bastien, l'homme à qui vous ressemblez si parfaitement est un misérable, un infâme, capable de tous les crimes.

— Ceci est flatteur pour moi, fit observer le baronnet avec cette ironie grave qui caractérise le parfait gentilhomme.

— Ce misérable, et infâme a un frère utérin, le comte de Kergaz, dont le cœur est aussi noble que celui de cet homme est vil. Le vicomte Andréa a voué une haine féroce à son frère. Une femme, jadis, a été le premier mobile de leur haine ; une fortune immense, volée par le père du vicomte, et restituée par lui au fils aîné de sa femme, a creusé entre eux un abîme. Depuis trois années, le vicomte a disparu ; mais un homme comme lui ne renonce pas aisément à son œuvre de haine et de vengeance : il reparaitra au premier jour, et je crains, moi, cette apparition. Car vous ne savez pas de combien de mal cet homme est capable, monsieur...

Sir Williams paraissait écouter avec une grave attention.

— Le comte de Kergaz, que j'aime comme mon fils, reprit Bastien, aime une jeune fille... une jeune fille que ce misérable chercherait certainement à séduire...

— Ah ! dit sir Williams avec une indifférence parfaite, bien qu'en lui-même il eût éprouvé une violente émotion.

— Car, acheva Bastien, cet infâme possède de merveilleux secrets de séduction ; il sait envelopper une femme de ses artifices comme un reptile fascine un oiseau... Vous comprendrez donc, monsieur, que, persuadé d'abord, tant votre ressemblance avec lui est étrange, que le vicomte Andrea et vous ne faisiez qu'un, j'aie pu agir comme j'ai agi...

Et Bastien, dont la tête était couronnée de cheveux blancs, qui portait à sa boutonnière le signe de l'honneur ; Bastien, qui n'eût pas, lui tout seul, reculé devant une armée tout entière, Bastien s'approcha de sir Williams et lui dit humblement :

— Monsieur, je vous fais mes excuses.

Sir Williams garda un moment le silence, puis on eût dit que cet homme, qui avait le génie du mal, se plaisait à torturer celui qui l'avait offensé et savourait l'humilité de ce vieillard, orsuadé de sa méprise.

Mais, en réalité, sir Williams réfléchissait ; et comme chacune de ses pensées se rattachait énergiquement au but ténébreux vers lequel il marchait, son infernal esprit venait d'entrevoir de merveilleuses ressources dans cette circonstance fortuite, qui lui livrait Bastien pieds et poings liés.

— Monsieur, dit-il enfin avec cet accent glacé de l'homme toujours maître de lui, l'histoire que vous venez de me narrer est évidemment très intéressante, et elle ferait les délices de ceux qui cherchent à introduire par toutes les portes le roman dans la vie réelle, mais elle ne me satisfait point complètement. Veuillez me donner votre nom et votre adresse, car, enfin, rien ne me prouve que vous n'êtes pas un spirituel mystificateur.

— Monsieur !... s'écria Bastien qui se redressa.

— J'attends, dit froidement sir Williams.

— Je m'appelle Bastien... dit le vieillard.

— Bastien... quoi ? fit dédaigneusement le baronnet.

— Bastien tout court, monsieur, répondit l'ex hussard avec une noble fierté. Je suis un enfant de Paris, je n'ai jamais connu mes parents ; mais j'ai été décoré par l'Empereur à Wagram et j'ai porté l'uniforme des hussards de la garde impériale.

— Eh bien, monsieur... Bastien, reprit le baronnet, de soldat à gentleman la distance est nulle ; et j'imagine que vous ne verrez aucun inconvénient à me donner satisfaction de votre conduite. Entre nous, qu'est-ce qu'un coup d'épée ? Une misère n'est-ce pas ?

Bastien s'était redressé comme le vieux destrier de bataille qui entend retentir le clairon. Du moment qu'ils'agissait d'une rencontre, le vieillard ne tremblait plus, ne suppliait plus, n'adressait plus d'humbles excuses.

— Comme vous voudrez, monsieur, dit-il. Je demeure rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel de Kergaz.

— Très bien, monsieur, dit le baronnet. Seulement il me sera impossible de vous envoyer mes témoins avant quarante-huit heures, car je ne m'appartiens ni ce soir, ni demain. Ignorant que j'aurais l'honneur de recevoir votre visite aujourd'hui j'ai pris de sérieux engagements pour des affaires d'une haute gravité et qu'on ne saurait remettre.

— Je serai à vos ordres le jour qu'il vous plaira, monsieur, répondit Bastien.

L'ancien hussard tira une carte de sa poche, la posa sur la cheminée, prit son chapeau et salua sir Williams.

Le baronnet s'inclina à son tour et reconduisit son visiteur jusqu'à la porte extérieure du pavillon.

Puis il monta dans le fumeur, alluma un cigare, croisa ses jambes devant le feu et laissa bruir entre ses lèvres un éclat de rire moqueur.

— Allons ! murmura-t-il, décidément, monsieur le comte Armand de Kergaz, vous êtes mal servi, et votre bras droit n'est qu'un imbécile plein de zèle.

Et, continuant à rire, le baronnet ajouta :

— J'ignorais tout d'abord, mon cher frère, que vous fussiez amoureux de nouveau, et je croyais que Marthe ne dut pas être votre unique et dernier amour. Cet excellent Bastien a pris soin de me l'apprendre, et j'en ferai mon profit.

— Or, puisque Bastien est désormais convaincu que le baronnet sir Williams n'a rien de commun avec le vicomte Andréa, ce sera pour moi une excellente chose, car vous serez bien forcé de partager avec lui cette conviction, et l'ennemi qu'on ne reconnaît pas est d'autant plus fort. Vous serez le témoin de Bastien, c'est incontestable ; nous nous verrons face à face, et je vous persuaderai si bien de mon origine irlandaise, que le jour où, devenu l'époux de mademoiselle Hermine de Beaupréan je vous réclamerai les onze millions du bonhomme Kermarouët, vous me les compterez sans difficulté.

Le baronnet parut réfléchir quelques minutes et poursuivit à part lui :

— Ah ! tu aimes de nouveau, Armand de Kergaz ; eh bien voici qui me permettra de distraire un peu ton attention et d'entraver tes actives recherches à l'endroit des héritiers de